

Le peuple selon Paul Valéry¹

Patricia SIGNORILE²

Qu'est-ce qu'un peuple ? La réponse à cette question va de pair non seulement avec le champ sémantique du mot peuple, mais aussi avec une réalité polyvalente, que celle-ci soit l'objet de la linguistique, de l'histoire, de la philologie, de la philosophie, de la sociologie, ou de la politique. Le peuple représente-t-il l'ensemble du corps social, ou seulement un groupe, constitué de « petites gens » par opposition aux élites ?

Le peuple : une totalité organique ?

Le peuple apparaît de prime abord comme une totalité relativement indéterminée, indifférenciée, faiblement organisée. D'où l'impression de la nécessité d'un regroupement artificiellement collectif dirigé par un chef. Le mot peuple semble s'imposer face à un système politique affaibli, inopérant ou inexistant. Dès lors comment identifier le peuple ? Par le nombre, la masse, la majorité ? Par l'intérêt général, la volonté générale ? Par un espace commun partagé, une langue, un patrimoine culturel ?

Si on s'en réfère à la définition habituelle des dictionnaires, et à l'étymologie latine « *populus* », trois axes de dégagent. D'une part, un peuple désigne une communauté vivant sur un même territoire ou, par extension, unie par des caractéristiques communes comme la culture, les mœurs et la langue ; d'autre part, le peuple constitue l'ensemble des citoyens d'un État ou des personnes composant une nation par rapport aux gouvernants, soit un ensemble de citoyens. Enfin, le mot peuple détermine l'ensemble des citoyens de condition modeste ou humble, par opposition aux groupes ou classes privilégiées par la naissance, la fortune, la culture ou l'éducation...

Quoiqu'il en soit, *a priori*, chacun de ces critères échoue isolément à vouloir rendre compte de cet « être » collectif dont la philosophie politique moderne fait cependant la source de toute souveraineté en même temps que le sujet de droit de l'action politique. De plus, cette polysémie portée par le mot « peuple » se double d'une ambiguïté, solidaire de critères qui engendrent le politique, le social, le culturel. La définition du mot peuple semble alors poser des questions théoriques que l'usage du terme contribue à configurer conceptuellement, de façon forcément provisoire.

Le concept de « peuple » est bien de nature politique au même titre que celui de « nation » et d'« État » qui construisent une idéologie et des règles. L'importance du concept se vérifie d'autre part par le biais de la littérature, de la philosophie, du langage commun, connotée positivement, mais aussi négativement lorsque le peuple est considéré comme une menace. Le mépris du peuple³ fait partie des constantes de l'Occident. Le paroxysme semble avoir été atteint au siècle des Lumières⁴, les théoriciens ayant délaissé tous principes d'universalité et d'universalisme. Le mépris

1. Première parution dans le n°170 des *Études franco-anciennes* (juin 2019).

2. Maître de Conférences Habilité à Diriger des Recherches, philosophe, Chercheur au *Laboratoire Interdisciplinaire de Droit des Médias et des Mutations Sociales*, Aix-Marseille Université (LID2MS-AMU).

3. Cf. Xavier Martin, *Naissance du sous-homme au cœur des Lumières : les races, les femmes, le peuple*, Paris, éd. Dominique Martin Morin, 2014. Cf. Thierry Galibert, *Le mépris du peuple. Critique de la raison d'Etat*, Cabris, Sulliver, 2012.

4. Cf. Voltaire à propos du peuple (les paysans) dans *Essai sur les mœurs et l'esprit des Nations*, chapitre VII, « Des sauvages » : « Entendez-vous par sauvages des rustres vivant dans des cabanes avec leurs femelles et quelques animaux, [...] ; ne connaissant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers ; parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes ; ayant peu d'idées, [...] peu d'expressions ; soumis, sans qu'il sachent pourquoi, à un homme de plume, auquel ils portent tous les ans la moitié de

trouve alors son origine au sein d'une construction intellectuelle dont l'objectif est manifestement l'enfermement du peuple dans un concept théorique univoque avec, pour finalité, de lui imposer des règles sans qu'il soit possible de les contester, le contraignant à exister dans un monde fragmenté en classes sociales, avec ses maîtres ou ses élus et ses sous-hommes.

L'ensemble de ces constats illustrent l'extrême polysémie du mot et en appellent à la nécessité de l'associer conceptuellement à d'autres notions comme celles de nation, état, démocratie... Dès lors, comment organiser le fait politique et la construction du peuple en tant que tel ? C'est ce type de pensée que développeront les philosophes du contrat social comme Hobbes, Locke, Rousseau ou Kant trouvant une source d'inspiration chez Machiavel et La Boétie, lequel dans *Discours sur la servitude volontaire* questionne la paradoxale raison qui fait que le grand nombre obéit à un seul et le sert en délaissant sa liberté.

La notion de « peuple » n'est donc pas un mot dépourvu de connotations en philosophie politique. Elle fait l'objet d'une théorisation qui possède un double horizon ; d'une part la théorie de J.-J. Rousseau et l'idée d'un « peuple autolégislateur », d'autre part les révolutions américaines et françaises du XVIII^e siècle qui instituent l'entrée du peuple sur la scène de l'Histoire, dont Valéry dira à son propos qu'elle est « le produit le plus dangereux que la chimie de l'intellect ait élaboré ». Elle « engendre de faux souvenirs », exagère les réflexes du peuple, « entretient leurs vieilles plaies », le « conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines⁵ ». Le peuple n'est donc pas réductible à la « nation », le caractère national de la souveraineté du peuple n'est premier que dans l'ordre de ses effets : négatifs par les formes de « nationalisme » conduisant à la guerre et positifs lorsque cette souveraineté s'exprime par les mécanismes démocratiques, les sanctions et le contrôle qu'il exerce sur les gouvernants, « des considérations purement nationales conduisent les nations à leur perte⁶ ».

De plus, « l'Histoire justifie ce que l'on veut. [Elle] n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout. [...] Dans l'état actuel du monde, le danger de se laisser séduire (par) l'Histoire est plus grand que jamais il ne fut⁷ ». Dès lors, « il faut laisser aux politiques la méprisable discussion des *responsabilités* et l'usage de cette notion, ridicule comme l'est tout ce qui prétend donner au passé une conséquence directe sur le présent – ce qui méconnaît le mélange des choses réelles brassées à chaque instant – et voit des causes linéaires⁸ ». Ainsi, si le concept de « peuple » renvoie en France à la théorie du contrat social⁹, tout écart avec cette approche du « peuple » semble condamné à une conception politique étroite et négative. C'est à partir de cette approche contractuelle que se constituera, y compris dans ses méfiances et ses réticences, la philosophie politique moderne.

ce qu'ils ont gagné à la sueur de leur front ; se rassemblant, certains jours, dans une espèce de grange pour célébrer des cérémonies où ils ne comprennent rien, écoutant un homme vêtu autrement qu'eux et qu'ils ne comprennent point ; quittant quelquefois leur chaumière lorsque l'on bat le tambour, et s'engageant à s'aller faire tuer dans une terre étrangère, et à tuer leurs semblables, pour le quart de ce qu'ils peuvent gagner chez eux en travaillant ? Il y a de ces sauvages-là dans toute l'Europe. Il faut convenir surtout que les peuples du Canada et les Cafres, qu'il nous a plu d'appeler sauvages, sont infiniment supérieurs aux nôtres. [...] Nos sauvages n'ont pas même l'idée de la liberté ». Dans une correspondance de Diderot au sculpteur Falconet, le philosophe écrit : « Quand je dis *les hommes*, je parle de vous et moi ». *Lettres à Falconet*, texte établi par J. Assézat et M. Tourneux, Paris, Garnier, p. 229-251.

5. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard, 1945, p. 27. Réédité dans la collection Folio essais, disponible en ligne dans le cadre de la collection : *Les classiques des sciences sociales*. Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

6. 1927, *Cahiers XII, fac-simile*, Paris, éditions du CNRS, 1957-61, p.133.

7. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, op., cit., p. 27.

8. Paul Valéry, *Les fruits amers de la démocratie*, Éditions Espaces & Signes, 2017.

9. En 1762, Rousseau écrit dans le *Contrat social* qu'« avant d'examiner l'acte par lequel un peuple élit un roi, il serait bon d'examiner l'acte par lequel un peuple est un peuple. »

Un peuple ou des peuples ? La lucidité contemporaine de Paul Valéry¹⁰

Si la notion d'un peuple-souverain¹¹ semble acquise aujourd'hui par l'effet de l'expansion de la démocratie, c'est que la conception du peuple comme fondateur et acteur principal de l'ordre politique se situe initialement au Moyen Âge avec Charlemagne et sa volonté d'améliorer la condition du peuple par l'éducation, avant de connaître une théorisation moderne grâce à Hobbes et à Rousseau. Ce qu'ont fait en réalité émerger les penseurs du contrat social, c'est une mutation profonde et un changement d'échelle dans la façon de théoriser la société et la Loi, lesquelles trouvaient antérieurement leur fondement et leur légitimité dans l'expression d'une transcendance divine ou royale.

C'est donc avec des théoriciens des XVII^e et XVIII^e siècles que le peuple sera défini en termes politiques. Les théoriciens du XIX^e siècle y superposeront le paradigme de l'économie libérale et des clivages sociaux entre « riches et pauvres » puis entre « bourgeois » et « prolétaires », modifiant progressivement la notion de peuple. C'est dans ce contexte théorique que la pensée de Paul Valéry¹² écrivain, poète et philosophe s'est développée. Son œuvre d'essayiste, qui est très diversifiée, et constitue le miroir de l'œuvre souterraine des *Cahiers*, recèle encore pour le XXI^e siècle des aspects prévisionnels fondamentaux. Valéry a été le témoin des phénomènes politiques et économiques d'une époque qui s'est accompagnée et compliquée « d'un changement d'échelle sans exemple, ou plutôt d'un changement d'ordre des choses. Soit « le monde auquel [lui et ses contemporains ont] commencé d'appartenir, hommes et nations¹³ » et dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Pressentant sans doute le danger d'un basculement civilisationnel, l'écrivain, qui ne se revendiquait d'aucun parti étant « de droite par instinct ; de gauche par l'esprit ; de droite au milieu des gauches, et de gauche au milieu des droites. Ici, les idées répugnent, et là le genre¹⁴ », constate avec pessimisme l'incurie du monde politique et la nécessité de réfléchir différemment aux fondamentaux des systèmes politiques. Aucun système politique ne peut *a priori* s'arroger une prérogative.

Que ce soient les *Cahiers*, les essais littéraires, les études de philosophie, ou encore un texte publié sous le titre évocateur d'*Essais quasi politiques*, tous rappellent une inclinaison évidente de Valéry pour le politique en même temps que son appartenance à l'univers des lettres. Ces pensées qui questionnent le lecteur, révèlent de Valéry une image nouvelle des plus contemporaines, et attestent qu'il fut un penseur lucide et clairvoyant de l'Histoire et de la politique internationale.

Regards sur le monde actuel, un « petit recueil (qui) se dédie de préférence aux personnes qui n'ont point de système et sont absentes des partis ; qui par là sont libres encore de douter de ce qui

10. Commencée en 1871 et terminée en 1945, la vie de Paul Valéry aura été rythmée par les guerres européennes qui ont modifié la carte du continent. Cf. « La Société des Nations suppose la Société des esprits. La Société des esprits n'est pas une fiction. Elle a toujours existé, avec une force inégale selon les temps » in P. Valéry et H. Focillon, « Introduction », *Correspondance : Pour une société des esprits*, publiée en 1933 par l'Institut international de coopération intellectuelle, lié à la Société des nations; reprise dans *Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, p. 1797.

11. « C'est au Moyen-âge qu'apparaissent les caractéristiques de l'idée de contrat comme fondateur de la communauté politique ou de la souveraineté populaire. La notion de peuple est cependant le produit de courants de pensée qui entendent affirmer et consacrer simultanément l'autonomie et la supériorité de l'Église. Le peuple est désigné comme l'objet légitime du pouvoir, et ses liens avec le Prince sont soulignés comme l'une des conditions de la légitimité et de la permanence de l'ordre politique. (Aujourd'hui) C'est donc une conception restrictive de l'autodétermination qui l'a progressivement emporté dans les cercles internationaux, contribuant à renforcer les États existants plutôt qu'à permettre une réelle expression du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » (Cf. Yves Surel, « Peuple (notion de) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 16 mai 2019 : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/notion-de-peuple/>).

12. Si les réflexions politiques de Valéry abondent, c'est plutôt vers les *Cahiers* qu'il faudra se tourner pour que le lecteur y trouve le fond et la quintessence de sa pensée. Valéry a été le spectateur de deux grandes guerres. Dans ses *Cahiers*, il suggère, ébauche des pistes qui possèdent une étonnante acuité et résonance pour le XXI^e siècle. Il y trace des considérations et des ouvertures d'une étonnante lucidité. Concernant la biographie de Paul Valéry Cf. Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008.

13. Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p. 27.

14. 1934, *Cahiers XVII*, op., cit., 261.

est douteux et de ne point rejeter ce qui ne l'est pas¹⁵ », regroupent des essais et des textes écrits pour certains dans les années 1895 et d'autres dans les années 30. Valéry y porte un regard inquiet sur la modernité et ses perspectives, qu'il ne délaissera jamais. De plus, les amitiés politiques qu'il a tissées tout le long de sa vie et les fonctions¹⁶ qu'il a occupées dans le cadre de la Société des Nations¹⁷, au Pen Club, au Centre Universitaire Méditerranéen et dans d'autres institutions encore, l'ont situé au cœur de l'action. C'est donc un observateur capital et un témoin privilégié du siècle passé.

Que ce soit *Regards sur le Monde actuel*, les *Essais quasi politiques*, les *Cahiers*, ou encore les deux opuscules posthumes *Les fruits amers de la démocratie* et *Principes d'anarchie pure et appliquée*, la période de leur production est celle d'une Europe en crise. Paul Valéry analyse les limites du système démocratique en même temps que l'essence dont est constituée le peuple. Il définit également les mots de politique, peuple, nation, État, liberté, démocratie..., en revenant aux principes fondamentaux qui les constituent dans leurs liens et interactions. Le peuple est pour Valéry un « mélange d'individus différents, dans un grand nombre. On peut alors classer statistiquement ces individus de plusieurs manières, en extrayant du mélange et ordonnant selon tel ou tel caractère [...] Sexes, Âges, Races (?), Tempéraments, Taille, Habitudes, Capacités, Passés, Caractéristiques conventionnelles, Besoins, Goûts, Désirs, etc. », Valéry constatant que « le mot *peuple* [a] besoin d'une *atmosphère*, d'une caisse de résonance¹⁸. »

La généalogie du mot peuple : une idée simple et un problème

D'abord, en règle générale pour Paul Valéry, les mots n'ont pas véritablement de sens, mais des usages variables selon l'époque, le lieu, voire le locuteur. Le mot *peuple* n'y déroge pas : « [Celui-ci] avait un sens précis quand on pouvait rassembler *tous* les citoyens d'une cité autour d'un tertre, dans un Champ de Mars. Mais l'accroissement du nombre, le passage de l'ordre des mille à celui des millions, a fait de ce mot un terme monstrueux dont le sens dépend de la phrase [...] ; il désigne tantôt la totalité indistincte et jamais présente nulle part ; tantôt le plus grand nombre, opposé au nombre restreint des individus plus fortunés ou plus cultivés¹⁹. »

La démocratie, dont l'origine étymologique indique le pouvoir du peuple, est une forme d'organisation politique traditionnellement définie, selon la formule d'Abraham Lincoln, comme le « gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ». Le peuple, désigne la population des citoyens regroupée dans le cadre d'un territoire, où elle y est gouvernée. Quant à la démocratie,

¹⁵Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, op., cit., « Avant-propos », p.8.

¹⁶Directeur de l'Institut de coopération intellectuelle à la Société Des Nations (1931), administrateur du Centre méditerranéen de Nice (1933), Valéry a également bénéficié de la création d'une chaire de poétique au Collège de France (1937).

¹⁷C'est dans le cadre du Pacte de la Société des Nations (réseau de relations transnationales, d'organisations non gouvernementales) que fut créée en 1922 la Commission Internationale de Coopération Intellectuelle (CICI), dont étaient membres des personnalités comme Henri Bergson, Albert Einstein, Marie Curie et plus tard Paul Valéry et Johan Huizinga. L'Institut International de Coopération Intellectuelle (IICI) fut inauguré à Paris en 1926. Cf. <http://www.revueargument.ca/article/2007-03-01/396-penser-leurope-avec-paul-valery-portrait.html> ; cf., Akira Iriye, *Cultural Internationalism and World Order*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997. Sur l'expression « société des esprits », voir Institut International de Coopération Intellectuelle, *Pour une société des esprits*, Paris, IICI, 1933; « Transnational Intellectual Cooperation, the League of Nations and the Problem of Order », *Journal of Global History*, 6 (2), 2011, p. 223-247. Voir également Michel Jarrety, *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008 ; « Internationalisme ou affirmation de la nation ? La coopération intellectuelle transnationale dans l'entre-deux-guerres », Daniel Laqua, *Critique internationale* 2011/3 (n° 52), pages 51 à 67. Cf. UNESCO Archives, Archive Group 1 : IICI/01. IICI. Les Arts et les Lettres à la Société des Nations. *Propositions de MM. Paul Valéry et Henri Focillon*, 51 pages, https://atom.archives.unesco.org/commission-internationale-de-cooperation-intellectuelle-comite-permanent-des-lettres-et-des-arts?sf_culture=fr

¹⁸*Principes d'anarchie pure et appliquée*, suivi de *Paul Valéry et la politique par François Valéry*, Paris, Gallimard, 1984.

¹⁹*Regards sur le monde actuel*, op., cit. p. 56.

Valéry prévoit un sombre avenir : « La démocratie est une terrible affectation, une pose. Rien de moins vrai. Elle périra avec le règne exclusif de l'argent²⁰. »

D'autre part, et cette définition remonte à la notion de *dèmos* dans l'antiquité grecque, le peuple désigne également l'ensemble des citoyens sur qui le pouvoir est exercé par une oligarchie. Le peuple se trouve alors exclu des prérogatives politiques, et se définit en réalité par le grand nombre, le travail, le besoin. Comme le note Valéry « toute politique *nationale* est le fait d'une minorité et ne peut absolument profiter qu'à une minorité. La masse n'a au plus que des avantages affectifs et imaginaires à recueillir²¹. »

L'expérience historique atteste de l'instabilité indéniable des démocraties qui semble les conduire irréversiblement vers l'anarchie ou l'oligarchie. Ce fut le cas de la cité athénienne comme des cités italiennes de la Renaissance. Car, si la spécificité d'un système démocratique réside dans le fait que les gouvernés sont censés être en même temps des gouvernants, associés aux principales décisions engageant la vie de la cité, c'est que le peuple est à la fois sujet – puisque soumis au pouvoir politique – et souverain, soit le détenteur de ce pouvoir. Par ailleurs, les systèmes démocratiques sont supposés agir dans l'intérêt du peuple. Cependant, selon Valéry, le chef de la nation peut parfois se comporter en dictateur ou le devenir pleinement, soit « en vérité, [...] joindre la puissance avec la pensée, [...] faire exécuter par un peuple ce que l'on a conçu à l'écart ; et parfois [le] modifier à soi seul, et pour une longue durée, [...] comme le fit jadis le plus profond des dictateurs – Cromwell – monstre et merveille aux yeux de Pascal et de Bossuet, qui transforma l'âme énergétique de l'Angleterre²² ».

Dérive et dévoiement ou la négation du peuple

Selon Valéry « la politique fut d'abord l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde. À une époque suivante, on y adjoignait l'art de contraindre les gens à décider sur ce à quoi ils n'entendent rien / ce qu'ils n'entendent pas. Ce deuxième principe combiné avec le premier²³ ».

La question de savoir comment et dans quelle mesure le « peuple » est associé à son propre gouvernement est évidemment centrale en ce qui concerne le caractère démocratique des systèmes politiques. De l'Antiquité grecque où les lois sont débattues et votées par l'assemblée, l'*ekklesia*, jusqu'au XIX^e siècle, seuls les régimes ayant instauré la démocratie directe, des citoyens, pouvait être qualifiée de démocratique. Cependant, la désignation des gouvernants par l'élection, en réservant le pouvoir à « quelques-uns » et non « à tous », était considérée comme un procédé aristocratique, ce qui perpétue un des effets de la dérive démocratique du monde contemporain.

Progressivement, le gouvernement représentatif exercé par les représentants du « peuple » élus par les citoyens, a été reconnu comme la seule forme de démocratie. Les formes contemporaines de représentation électorale sont considérées comme démocratiques et, à l'exception de quelques cantons suisses, toutes les démocraties sont aujourd'hui, représentatives. Mais, considérant la crise sociale et économique majeure qui secoue la société française, l'analyse valéryenne permet d'en saisir l'origine. En effet, « le vice de l'état démocratique est d'être né non d'une étude du fonctionnement social [...], mais d'une réaction, d'une négation de l'état antérieur, d'un désir d'effacer, par le mouvement d'effacer²⁴ » sous l'impulsion de la révolution, et Valéry d'affirmer que « l'état meurt par la politique comme la religion par la théologie²⁵. » Effectivement, la démocratie est un « régime de la parole ou des effets de la parole – tout devient *politique* » : « *Politique* en démocratie, signifie à peu près *dramatique*. Tout est relatif aux impressions d'un public. Ce sont les lois du théâtre qui s'appliquent. Simplification, illusion perpétuelle sous peine de rire et de mort. Tout pour l'effet. [...]

20. 1897-1900, *Cahiers I*, op., cit., p. 313.

21. 1942, *Cahiers XXVI*, op., cit., p. 123.

22. 1897-1900, *Cahiers I*, op., cit., p. 313.

23. 1910, *Cahiers IV*, op., cit., p. 62.

24. 1918-1919, *Cahiers VII*, op., cit., p. 254.

25. 1903-1905, *Cahiers III*, op., cit., p. 268.

Ce qui est difficile à entendre, proscrit. Ce qui est difficile à exprimer n'existe pas. Ce qui demande de longs préparatifs, une attention prolongée, une mémoire exacte, [...] se fait impossible²⁶. »

Hans Kelsen dans *La Théorie pure du droit*, écrit en 1934, considère également : « Le mot d'ordre démocratie domine les esprits du XX^e siècle d'une façon presque générale. Mais le mot, comme tout mot d'ordre, perd son sens précis. Par le fait que pour obéir aux courants politiques, il est utilisé à toutes les fins possibles et en toutes occasions, cette notion dont on abuse plus que de tout autre notion politique prend les sens les plus divers, voire même parfois contradictoires. »

Le langage fondement de l'acmé du peuple

Alors, le peuple existe-t-il d'abord par la prise de conscience de sa communauté à laquelle il doit son identité, sa culture et sa citoyenneté ? Serait-ce le fondement de l'universalité et de l'éternité de la conscience d'un peuple ? Ce sont pour Valéry ces dimensions conceptuelles du peuple, qui captivent les grands théoriciens du contrat démocratique et, qui fondent l'identité politique de la République française.

Valéry note, dans *Pensée et art français*, que « le premier fruit intellectuel d'un peuple est son langage, qui est donc la première chose à examiner, si l'on se prend à vouloir apprécier la vie de l'esprit dans ce peuple, et l'évolution de cette vie parallèlement au développement du drame de son histoire²⁷ ». Pour autant, cette conscience dont l'identité s'exprime par la communauté de langage n'est pas toujours effective ou active. Elle s'éteint, elle s'oublie, pour faire surgir de la société une agrégation chaotique d'individus isolés et atomisés.

Enfin, une autre définition du peuple se dessine dans l'exercice effectif de l'ensemble des citoyens et de leur souveraineté, en tant que chaque citoyen s'élève à l'intérêt général, à la volonté générale, en un mot quand le citoyen réalise par des actions la conscience du peuple, sa solidarité, sa fraternité, son sens de la communauté et de la patrie. D'ailleurs « c'est peut-être par l'idée qu'un peuple se fait de l'homme que l'on jugerait le mieux de sa sensibilité nationale : législation, politique, littérature, manières, sont toujours directement inspirées par cette idée non exprimée²⁸ ».

Ces définitions du peuple, loin d'être obsolètes ou irréelles, s'observent quotidiennement en France et dans tous les États démocratiques : « Entre une terre et le peuple qui l'habite, entre l'homme et l'étendue, la figure, le relief, le régime des eaux, le climat, la faune, la flore, la substance du sol, se forment peu à peu des relations réciproques qui sont d'autant plus nombreuses et entremêlées que le peuple est fixé depuis plus longtemps sur le pays²⁹. » Valéry s'attache à définir également les particularismes du peuple français : « Sur cette terre vit un peuple dont l'histoire consiste principalement dans le travail incessant de sa propre formation. [...] Il n'est point de peuple qui ait des relations plus étroites avec le lieu du monde qu'il habite. [...] Ce que l'on pourrait nommer sa formule de constitution et sa loi propre de conservation comme entité nationale³⁰. »

Mais le peuple – hors de tout espace géographique – présente la caractéristique supplémentaire d'être une figure universelle qui s'associe à une communauté sociale et politique donnée. D'où l'importance des usages associés à cette notion, dont on peut considérer qu'ils s'insèrent dans trois « strates de sens » : le peuple-souverain pour définir l'acception politique ; le peuple différencié dans une dimension sociale ; le peuple-nation dans une perspective plus culturelle et identitaire. Car il est vrai que, depuis le XVIII^e siècle, la notion de peuple s'est modifiée en même temps que ses usages se sont multipliés, tandis que sa légitimité se trouvait accrue sous le vocable de « peuple souverain ». Durant cette période dont le point d'aboutissement sera la Révolution, la notion de peuple s'est trouvée associée à des ruptures symboliques, politiques et institutionnelles qui ont conduit à la désacralisation de l'autorité qui était jusqu'alors fondée sur la monarchie d'essence divine au profit d'un corps politique séculier.

26. Paul Valéry, *Principes d'anarchie pure et appliquée*, op., cit.

27. « Pensée et art français » in *Regards sur le monde actuel et autres essais*, op., cit., p. 146.

28. *Ibidem*, p. 153.

29. Paul Valéry, *Principes d'anarchie pure et appliquée*, op., cit., p. 86.

30. *Ibidem*, p. 88.

Enfin analyste Valéry constate que « les rois de France ont fait la France », non seulement avec la Révolution qui s'en est suivie mais aussi avec la démocratie : « Plus s'est affermi et prononcé et parfait leur pouvoir, moins les créations particulières furent-elles possibles [...]. [Les rois] abolirent les municipes du Midi, les grands seigneurs les langages divers [...]. Le pouvoir n'eut plus qu'une tête, qui se tranche d'un coup. La *démocratie* est leur œuvre. Comme un navire trop élevé. Il tourne et le plus bas vient au plus haut³¹. » Quant à l'état de trouble, de désordre dû à l'absence d'autorité politique, à la carence des lois, « une nation est dans l'anarchie lorsque le peuple tient le gouvernement pour ce qu'il est³² ».

Misère du peuple et chosification

Le peuple exploité, misérable, méprisé ou se pensant comme tel, coexiste avec l'esprit du peuple, la solidarité, la communauté qui se manifeste dans des élans collectifs citoyens. L'action du pouvoir exercé par une oligarchie consiste alors à lutter contre la réalisation de l'esprit du peuple et de l'esprit même de la citoyenneté. Valéry constate que « la politique est le produit le plus ignoble et le plus néfaste de l'existence des sociétés humaines. [...] Toute politique est une volonté de rendre une population conforme à un modèle créé par l'esprit, et de mener les affaires de cette masse... en [la] nommant [...] peuple³³ [...]».

Le pouvoir cherche à détruire toute communauté. Par cette négation, se trouvent abolis les principes d'une philosophie politique qui tenterait d'établir l'égalité, la liberté et la fraternité, valeurs républicaines, mises à mal par tous les pouvoirs. Valéry note : « Toute politique tend à traiter les hommes comme des choses – puisqu'il s'agit toujours de disposer d'eux conformément à des idées suffisamment abstraites pour qu'elles puissent, d'une part, être traduites en actions, ce qui exige une extrême simplification de formules ; d'autre part, s'appliquer à une diversité indéterminée d'individus inconnus. Le politique se représente ces unités comme des éléments arithmétiques puisqu'il se propose d'en disposer³⁴. »

Plus loin : « Les peuples se touchent d'abord par leurs hommes les plus durs, les plus avides ; ou bien par les plus déterminés à imposer leurs doctrines et à donner sans recevoir, ce qui les distingue des premiers. Les uns et les autres n'ont point l'égalité des échanges pour objet, et leur rôle ne consiste pas le moins du monde à respecter le repos, la liberté, les croyances ou les biens d'autrui. Leur énergie, leurs talents, leurs lumières, leur dévouement sont appliqués à créer ou à exploiter l'inégalité³⁵. »

Le mépris absolu du peuple en même temps que sa chosification, s'exprime enfin avec l'émergence d'un chef d'état qui nie l'auto-détermination du peuple. Il semblerait que ce temps dans les démocraties contemporaines soit advenu. « Le dictateur demeure enfin seul possesseur de la plénitude de l'action. Il absorbe toutes les valeurs dans la sienne, réduit aux siennes toutes les vues. Il fait des autres individus des instruments de sa pensée, qu'il entend qu'on croie la plus juste et la plus perspicace, puisqu'elle s'est montrée la plus audacieuse et la plus heureuse dans le moment du trouble et de l'égaré public. [...] La liberté dans notre temps n'est, et ne peut être, pour la plupart des individus, qu'apparence. Jamais l'État le plus libéral par l'essence et les affirmations, n'a plus étroitement saisi, défini, borné, scruté, façonné, enregistré les vies, [les réduisant à] l'état de produits d'une certaine organisation qui tend à les rendre aussi semblables que possible jusque dans leurs goûts et dans leurs divertissements ». Les peuples contemporains sont « des esclaves d'un fonctionnement dont les gênes ne cessent de croître ». Si l'on ajoute à ces contraintes « [qui sont] nées des interférences de nos plaisirs, celles qu'imposent au plus grand nombre les disciplines modernes du travail, [...] la dictature ne fait qu'achever le système de

31. *Principes d'An-archie pure et appliquée*, op., cit., P. 21.

32. 1901, *Cahiers II*, op., cit., 313.

33. 1941, *Cahiers XXV*, op., cit., p. 255.

34. « Peuple » in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p. 68.

35. « Peuple » in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p.126, 127.

pressions et de liaisons dont les modernes, dans les pays politiquement les plus libres, sont les victimes, plus ou moins conscientes³⁶ ».

Le peuple Méditerranée³⁷

La posture intellectuelle de Valéry est celle d'un observateur qui se situe dans l'entrelacs des mondes gréco-latin et chrétien mais aussi arabo-musulman. A propos de l'espace méditerranéen il note que « jamais, et nulle part, dans une aire aussi restreinte et dans un intervalle de temps si bref, une telle fermentation des esprits, une telle production de richesse n'a pu être observée³⁸ », celle-ci étant autant intellectuelle que marchande. « Le bassin de la Méditerranée [...] semble un vase clos où les essences du vaste Orient sont venues de tout temps se condenser. » Dans cet espace privilégié se forme la « combinaison avec ce qui l'entoure, nature, société [particulière], formation d'idéaux généraux à l'aide de fragments, combinaisons avec d'autres gens, sexes, différences mentales, âge, différence ethnique, points communs, combinaisons de 2 ou n humains... la ville ; les relations³⁹ ».

Pour Valéry, les peuples des deux rives de la Méditerranée sont remarquables à bien des égards. Il constate qu'en « aucune région du globe, une telle variété de conditions et d'éléments n'a été approchée de si près, une telle richesse créée et maintes fois renouvelée. » En effet, « ces peuples entretinrent des rapports de toute nature : guerre, commerce ; échanges volontaires ou non de choses, de connaissances, de méthodes ; mélanges de sang, de vocables, de légendes ou de traditions. Le nombre des éléments ethniques en présence ou en contraste, au cours des âges, celui des mœurs, des langages, des croyances, des législations, des constitutions politiques, a, de tout temps, engendré une vitalité incomparable dans le monde méditerranéen. » La concurrence des négoce, des influences, des religions, « qui est l'un des traits les plus frappants de l'ère moderne, a atteint de très bonne heure, en Méditerranée, une intensité singulière⁴⁰. »

Valéry suggérera même l'idée de concevoir l'étude de la Méditerranée comme « l'étude d'un dispositif », « d'une machine, à faire de la civilisation⁴¹ » mais aussi d'héritière « [...] de la dialectique grecque, de la sagesse romaine et de la doctrine évangélique, ayant été tiré de son sommeil le seul peuple du monde qui se soit accommodé, pendant [de nombreux] siècles, du gouvernement de littérateurs raffinés⁴² », et pour lesquels « on ne sait ce qui adviendra, quelles perturbations générales devront se produire, quelles transformations internes de l'Europe, ni vers quelle nouvelle forme d'équilibre le monde humain va graviter dans l'ère prochaine ». Valéry considère que le rapprochement de ces peuples si différents est inévitable.

Le nouveau monde apparu sur les rivages de cette mer autour de laquelle l'Europe a commencé, est analysé, comme l'écrit Valéry, à travers le « rôle ou (...) fonction que la Méditerranée a rempli en raison de ses caractères physiques particuliers dans la constitution de l'esprit européen, ou de l'Europe historique, en tant que l'Europe et son esprit ont modifié le monde humain tout entier⁴³ ». Mais la philosophie méditerranéenne de Valéry rappelle que le « déterminisme se perd dans des systèmes inextricables à milliards de variables » et que « nous avons donc à résoudre des problèmes dont les données de l'énoncé varient à chaque instant d'une manière imprévue ». L'entropie est au cœur des événements. Il s'avère impossible « de représenter le monde actuel sur un seul plan et à une seule échelle », le monde réel des humains est fait d'éléments variables à chaque instant, dont il n'est que la somme⁴⁴. Valéry recherche une solution globale, réunissant les fluctuations, les bifurcations, l'évolution du monde dans sa généralité. Car

36. « Peuple » in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p.73, 74.

37. Cf. Patricia Signorile (sous la direction de), *Valéry et la Méditerranée*, Edisud, 2006.

38. *Œuvres*, T. II, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1960, p. 1558.

39. 1897, *Cahiers I*, op., cit., p. 39.

40. *Le Centre Universitaire Méditerranéen* in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p. 235.

41. *Le Centre Universitaire Méditerranéen* in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., P. 236.

42. *Orient et Occident, Préface au livre d'un Chinois* in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., P.128

43. *Le Centre Universitaire Méditerranéen* in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p. 234.

44. *Réflexions mêlées*, in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., P. 32.

« l'impossibilité croissante de prévoir » par le nombre d'actions, de réactions et d'interactions oblige à une autre « politique de l'esprit⁴⁵ ».

Le peuple européen⁴⁶

L'intérêt pour l'Europe se manifeste dès 1900 dans les *Cahiers*. Valéry, prémonitoirement, écrit que « le monde sera bientôt fait de nations extrêmement étrangères les unes aux autres et très semblables [elles seront donc hostiles] si on [ne] trouve pas des liens nouveaux, [...] à ce que l'on a nommé [...] la civilisation européenne⁴⁷ ». Toutefois, son approche de la « question européenne » ne prend pas la forme d'une recherche qui concernerait les structures politiques communautaires ou les liens formels⁴⁸, mais plutôt celle d'une mise en garde.

Cette pensée européenne est orientée vers la culture, et particulièrement vers ce qui est pour Valéry la grande force sous jacente de l'Humanité : l'esprit. « Les choses du monde ne [l'] intéressent que sous le rapport de l'intellect ; tout par rapport à l'intellect ». Or la Méditerranée a produit, selon Valéry, « des causes locales d'effets universels » et tous les facteurs essentiels de « la civilisation européenne sont les produits de ces circonstances, c'est-à-dire que des circonstances locales ont eu des effets reconnaissables d'intérêt et de valeurs universels⁴⁹ ».

Car « la politique européenne *locale*, dominant et rendant absurde la politique européenne *universalisée*, a conduit les Européens concurrents à exporter les procédés et les engins qui faisaient de l'Europe la suzeraine du monde. Les Européens se sont disputé le profit de déniaiser, d'instruire et d'armer des peuples immenses, immobilisés dans leurs traditions, et qui ne demandaient qu'à demeurer dans leur état⁵⁰ ».

Pour autant, écrit Valéry, « l'Esprit européen – ou du moins ce qu'il contient de plus précieux – est-il totalement diffusable ? Le phénomène de la mise en exploitation du globe, le phénomène de l'égalisation des techniques et le phénomène démocratique, qui font prévoir une *deminutio capitis* de l'Europe, doivent-ils être pris comme décisions absolues du destin ? » Disposons-nous de quelque liberté contre cette menaçante conjuration des choses ?

Conclusion

Le mot « peuple » selon Paul Valéry, se définit de manière relationnelle avec l'État, soit comme un sujet de pouvoir qui conduit à l'abolition ou à l'apparition d'un État, soit comme un objet du pouvoir, dominé en cela par un pouvoir colonial ou un pouvoir économique extérieur. Les trois univers de sens politique, socio-économique et culturel du mot peuple s'opposent ou s'associent, sans qu'aucun ne soit véritablement et durablement dominant. En somme, la notion de peuple est « ouverte », comme l'écrit Alain Badiou⁵¹ s'inspirant de Valéry, à toutes les constructions idéologiques. Que ce soit le peuple élu, le peuple défini par la race, le populisme, ou encore le peuple citoyen. Tout semble indiquer que le mot « peuple » est un signifiant qui permet

45. Paul Valéry, *Principes d'An-archie pure et appliquée*, op., cit., p. 85.

46. Cf. Martine Béland, https://www.academia.edu/33276530/Penser_l_Europe_avec_Paul_Val%C3%A9ry

47. 1897-1900, *Cahiers I*, op., cit., p. 193.

48. « D'abord toute la terre est occupée : *plus de terre libre*. Ensuite, *égalité technique croissante des peuples* – d'où diminution des causes de prééminence des nations du type européen. Puis, besoin toujours croissant d'énergie physique – et, par conséquent, des matières qui en produisent par leur transformation (charbon, pétroles). Enfin, accroissement rapide et fantastique des moyens de communication et de transmission. Tout ceci se confirme, s'accuse et agit de plus en plus, de jour en jour. Tout ceci se combine avec l'héritage pesant de l'ancien monde et de l'ancienne et primitive politique. Les chances de conflit en sont terriblement multipliées. [...] La malheureuse Europe est en proie à une crise de bêtise, de crédulité et de bestialité trop évidente. Il n'est pas impossible que notre vieille et richissime culture se dégrade au dernier point en quelques années. J'ai déjà écrit il y a vingt ans : « Nous autres, civilisations, nous savons à présent que nous sommes mortelles... ». Tout ce qui s'est passé depuis ce moment n'a fait qu'accroître le péril mortel que je signalais. » « Peuple » in *Regards sur le monde actuel*, p. 82/83.

49. « Le Centre Universitaire Méditerranéen » in *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p. 235.

50. « Avant-propos », *Regards sur le monde actuel*, op., cit., p. 18.

51. « *Qu'est-ce qu'un peuple ?* » Alain Badiou, Pierre Bourdieu, Judith Butler, Georges Didi-Huberman, Sadri Khiari, Jacques Rancière, La Fabrique Éditions, 15 mars 2013.

l'infini agencement des lettres, « c'est-à-dire des formes de l'assujettissement par quoi il est proclamé que le peuple *est*. Mais l'est-il ? Peut-il l'être ? Doit-il même l'être⁵² ? ».

Cependant au XXI^e siècle le mot « peuple » semble être un terme neutre comme de nombreux vocables du registre politique. À l'origine la notion de peuple désignait l'ensemble des citoyens qui souhaitait l'instauration d'un contrat de liberté. Celle-ci a dérivé jusqu'à être investie d'une dimension économique réductrice. « Peuple » est donc une catégorie politique, soit en amont de l'existence d'un État dont une force interdit l'existence, « soit en aval d'un État installé dont un nouveau peuple, à la fois intérieur et extérieur au peuple officiel, exige le dépérissement⁵³ ».

Paul Valéry met en garde le lecteur moderne afin que le mot peuple ne rejoigne pas des groupes des mots tels que république, laïcité, liberté..., dont le sens a évolué pour servir au maintien d'une doxa. Pas plus aujourd'hui que demain, la démocratie n'a vocation à être achevée. Non qu'elle soit dans son essence imparfaite, mais pas plus que le citoyen ou le peuple, elle ne représente une réalité dont la finalité serait irrévocablement acquise, indépendamment du contexte social et historique dans lequel elle est apparue. En tous cas, Valéry enseigne qu'« il faut se garder contre ceux qui parlent dans un porte-voix, qui injurient, apostrophent, contre ceux dont les discours sont discours de puissances plus grandes qu'un homme qui font parler les choses fictives, le Peuple, l'Histoire, les dieux et les idoles, contre ceux qui traitent des autres, et les considèrent et en raisonnent comme d'une matière de leurs jugements et de leurs desseins qui les font agir, payer, se battre, qui stipulent pour eux, qui prétendent mieux connaître leurs intérêts et leurs besoins qu'eux-mêmes⁵⁴ ».

Face aux crises sociales, le système démocratique a-t-il atteint ses limites et dont les mouvements populaires qui secouent le XXI^e siècle en seraient le détonateur ? Paul Valéry interrogeait au siècle précédent le devenir de celui-ci. De nombreuses réflexions consignées dans l'*œuvre* et les *Cahiers* fournissent des clés. Les idées valéryennes sont de nature à éclairer le lecteur contemporain en lui donnant matière à réflexion et à distanciation car l'époque est peut-être venue d'accepter la maturité du peuple qui s'accompagnera alors d'un changement d'échelle. Les nouvelles technologies, les réseaux sociaux pourraient en être l'instrument avec l'émergence d'« hommes d'univers », des « hommes d'état de l'Intellect⁵⁵ » se situant au niveau d'une invisible « société des esprits » formée des « hommes dont la fonction est de produire et d'organiser les idées, de les faire vivre par l'expression », par la voix de la correspondance entre esprits et entre nations⁵⁶. En définitive, « l'histoire de la civilisation est faite, comme la vie des peuples, non seulement d'actes publics et de monuments écrits, mais d'une énorme quantité de dialogues muets et de conversations sans paroles [...]. À ce réseau s'en superpose un autre, fait d'échanges conscients, de rapports accidentels ou méthodiques, de colloques, de correspondances⁵⁷ » qui accompagnent inexorablement le changement et donnent droit à la pleine existence du peuple.

52. [□]Op., cit., supra.

53. [□]Op., cit., supra.

54. [□]*Principes d'an-archie pure et appliquée*, op., cit., p. 18.

55. [□]« Que les peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois ! » 1058 Denis Diderot, *Encyclopédie*, article « Philosophe », <https://journals.openedition.org/studifrancesi/10587>

56. [□]Ce discours entre les nations, Valéry l'a réalisé avec la Grande-Bretagne, auprès de revues londoniennes. Notamment, en 1897, il publie une étude en français relatif à l'accroissement de la puissance germanique, puis deux lettres en avril 1919 dans *The Athenaeum* sous la rubrique *Letters from France* : I. *The Spiritual Crisis* et II. *The Intellectual Crisis*. Ces textes seront imprimés dans *La Nouvelle Revue française*, sous le titre « La crise de l'esprit ».

57. [□]Paul Valéry et Salvador de Madariaga, *Correspondance pour une société des esprits*, Ajaccio, Albiana, 2016. Cf. également : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/10587>